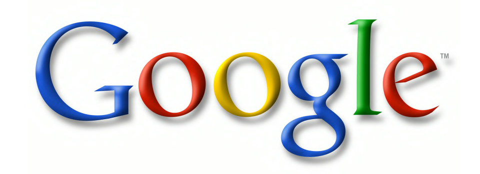




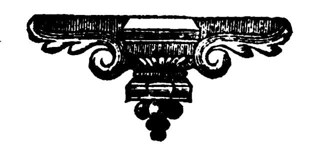

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



FABLES
NOUVELLES,
ET AUTRES
PIECES EN VERS.

Par M. D. D. L. P. D. C.

Avec un examen critique des principaux Fabuliſtes anciens & modernes.



A PARIS.

Chez F. G. MERIGOT, Quai des Auguſtins, près la ruë Giſt-le-Cœur, aux Armes de France.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





DISCOURS
SUR
LA FABLE.

Avec un examen critique des principaux Fabulistes, anciens & modernes.



L'Amour propre est un tiran dont l'autorité est trop bien établie, pour entreprendre de la détruire à force ouverte. Quelque courage qu'on ait, il est inutile & même dangereux d'attaquer de front un ennemi qui sçait parer tous les

coups qu'on veut lui porter. Pour exposer à nos yeux le tableau de nos défauts, il faut le mettre dans une perspective où l'on puisse le voir sans en être choqué; si vous l'approchez trop, on n'en distingue pas les traits; il ne nous plaît que dans un jour oblique, ou dans l'éloignement. Pour faire voir un objet, il faut ménager la foiblesse de notre vûe. Dites nûment à un Prince que la nature a formé un lien secret entre lui & le dernier de ses Sujets; il est à craindre qu'il ne trouve dans cette idée, une bassesse qui le révolte & lui rende cette vérité odieuse & inutile. Prouvez à une Belle le néant de ces avantages qui lui inspirent tant de vanité, elle vous croira insensible, aveugle, ou jaloux. Vos leçons directes offensent, on s'y refuse.

Quodcumque ostendis mihi sic,
incredulus odi;

dit aussi-tôt l'amour propre en secret.

Ces vérités connues des plus grands Génies, leur ont fait prendre des mesures pour attaquer le vice, à qui ils voyoient un défenseur si puissant. Ils regarderent les hommes comme des enfans malades, qui avoient besoin d'une médecine, mais à qui il falloit ôter tous les dégoûts qu'elle pouvoit leur donner. Préceptes, dogmes, leçons, raisons pressantes inspiroient un dégoût naturel qu'il falloit adoucir. On quitta en apparence les voies du pur raisonnement, on se tourna du côté du sentiment; l'esprit suit plus volontiers les impressions du cœur, que le cœur ne se rend à celles de l'esprit. La Fable ou l'Apologue présenta le moyen qu'on cherchoit; la raison y parut débarrassée de ce févere attirail qui la faisoit quelquefois respecter, mais presque toujours haïr; on lui trouva un air gracieux, accessible, qui la faisoit introduire, avant même qu'on l'eût reconnue, & la reconnoissance alors

devenoit une ſcene touchante entre elle & l'eſprit à qui le cœur l'avoit préſentée.

Le peuple ſe ſouleve à Rome contre le Sénat : le moyen d'irriter d'avantage une populace émue, étoit peut-être de lui prouver directement le tort qu'elle ſe faiſoit à elle-même. Une Logique exacte les eût convaincus ſans les perſuader ; mais l'adreſſe de Menenius-Agrippa lui réuſſit, il ſçut s'introduire à leurs eſprits par la voie du ſentiment, & la Fable du chef & des membres les toucha & les perſuada.

Je n'ajouterai point d'autres exemples à celui-ci, ce ne ſeroit que copier une infinité de diſcours ſur le pouvoir des Fables, trop communs, pour être ignorés de perſonne. Il me ſuffira de renvoyer le Lecteur aux Fables d'Eſope. Le recueil que nous en avons pourroit ſervir de commentaire au corps de l'Hiſtoire Grecque ; la plupart de ces Fables

ayant autant de relation aux affaires des différens peuples de la Grece, & à leurs mœurs, que les Ouvrages de Xénophon & les Harangues de Démosthenes. L'application même en est souvent si naturelle, qu'il est surprenant que de tant de Sçavans qui se sont plûs à accabler les Anciens sous l'énorme poids de leurs commentaires, il n'y en ait point qui ayent jetté la vûe sur Esope, tant de fois traduit, copié & imité.

Si le zele eût été modéré, il n'auroit pû qu'être très-utile au Public. On y auroit vû avec un vrai plaisir la plus polie & la plus spirituelle des Nations gouvernée par un Fabuliste, qui par les discours d'un Loup & d'un Agneau, &c sçavoit lui insinuer les maximes les plus importantes de la Morale & de la Politique, avec plus de succès que ces Sages si vantés.

L'avantage des Fables sur la Mo-

rale directe & les préceptes didactiques, est sensible. Celui qu'on reprend n'a point le chagrin de se voir le but direct où va tomber la répréhension ; celui qui reprend est d'autant mieux écouté qu'il ne fait point le personnage de Législateur. Il ne paroît point qu'on veuille agir avec la supériorité de *donneur de leçons & d'avis*, qui suffit seule à nous indisposer, sans même que nous nous en appercevions ; car de toutes les opérations de l'homme, celles que produit l'amour propre, sont les plus promtes & les plus vives. L'idée qu'un homme se met au-dessus de nous, est offensante ; elle ne peut manquer d'influer sur ce qui nous vient de sa part. Dans la Fable vous ne trouvez que l'image d'un ami qui vous ménage même encore assez, pour ne s'adresser à vous que par l'entremise de vos inférieurs, qui sont les Animaux qu'on introduit dans la Fable.

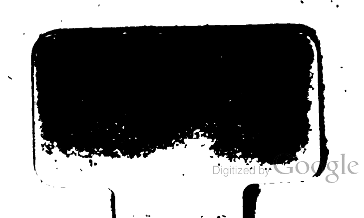
Si l'on joint à ces avantages les agrémens dont ce petit Poëme est susceptible, cet enjoûment qui embellit la nature dont on ne peint que les traits les plus rians, ces dialogues vrais & naïfs qui soutiennent la narration, on ne peut douter de la préférence que doit avoir la Fable sur les autres moyens d'instruire.

ÉSOPE.

Plusieurs Auteurs ont embrassé ce genre d'écrire. Les Fables recueillies sous le nom d'Ésope ont été la source, où presque tous ont puisé.

On ne peut rien imaginer de plus juste & de plus spirituel que ce recueil, quoique l'état où nous le voyons ne soit sans doute pas celui où l'avoit mis Ésope. Je suis même tenté de croire que ce qui nous reste est plutôt un espece d'abrégé de l'original, que l'original même. Planudes qui peut y avoir retranché,


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



qui avoit renoncé à tout ce qui s'appelle goût à l'égard des Anciens, a fait d'inutiles efforts pour le dégrader; & ce qu'il appelle froid & langueur dans cet Ecrivain, est au jugement des plus clair-voyans une politesse & une naïveté digne du siecle d'Auguste. C'est un modele de pureté, de netteté & d'élégance dans le genre médiocre. La seule Fable du Loup & de l'Agneau est préférable à toutes celles de M. de la Motte; je trouve même la copie, qu'en a fait l'illustre de la Fontaine, au-dessous de l'original.

HORACE.

Horace a égayé sa Morale du récit de quelques Fables. Celle où il s'est étendu, (c'est la Fable du Rat de Ville & du Rat de Village) est un chef-d'œuvre; nous n'avons rien de plus fini en ce genre. Si elle ne suffit pas pour donner à Horace un

rang parmi les Fabuliſtes, au moins ſuffit-elle à prouver qu'il n'a tenu qu'à lui d'y en avoir un des plus diſtingués. Les traits naïfs, l'enjoûment & la politeſſe, une narration vive & caractériſée, tout y charme, tout y ravit. Je m'arrêterois volontiers aux beautés de cette piéce, ſi je ne craignois d'ennuyer un Lecteur qui a l'original ſous les yeux, & qui peut en juger mieux que moi-même.

AVIENUS, AVIANUS, OU ANIANUS.

Les quarante-deux Fables d'Avienus ne méritent pas, à beaucoup près, de pareils éloges. Sa maniere eſt aride & ſans agrémens; rien n'y eſt peint, ni caractériſé. Cette *Urbanité* Romaine, dont Phédre eſt le modele, n'y paroît pas autant qu'il eſt permis d'en juger à une oreille Françoiſe. Tout languit chez lui, il

n'a que le mérite d'un verſificateur châtié, quoique ſon ſtile ſoit quelquefois obſcur; on n'y trouve pas même l'aiſance qu'exige le récit, & le genre médiocre.

FAËRNE.

Faërne dans le ſixieme ſiecle donna un recueil d'une centaine de Fables qui ont eu un fort beau ſort. Les différentes impreſſions qu'on en a faites, ſont une marque de leur mérite. Ce Sçavant avoit un exemplaire manuſcrit des Fables de Phédre, il en étudia le ſtile, tâcha de ſe former ſur ce grand modele, & l'imita aſſez heureuſement. Sa phraſe eſt aiſée, ſon ſtile pur, ſes récits naturels. On y retrouve enfin le génie de Phédre aſſez bien exprimé. Mais il uſa de ſupercherie, ayant donné ſon recueil ſans parler de Phédre, à qui il avoit de ſi grandes obligations. Et au lieu de donner

au Public l'édition de cet Auteur dont il avoit fait la découverte, & qui étoit enseveli dans la poussiere de quelque cabinet, il affecta de le supprimer. Nous ne devons ce trésor qu'au sçavant Pierre Pilhou, qui en ayant aussi découvert un exemplaire le publia long-tems après. *

ABSTEMIUS.

Laurentius Abstemius, contemporain de Faërne, donna aussi un recueil de deux cens Fables, presque toutes de son invention; elles sont en prose latine. Sa phrase est pure, son stile net, sa narration assez agréable & bien soutenue. Phédre, Horace, & Térence sont les guides qu'il a suivis avec assez de succès, pour la belle latinité & le dialogue. A l'exception de quelques-unes, qui sont plutôt de simples comparaisons que des Fables, & de quelques au-

* En 1594.

tres dont la Morale ne naît pas naturellement du sujet, ce recueil peut être regardé comme une source excellente, où l'on peut puiser avec profit. La Fontaine en a tiré bon parti.

ÉRASME; LAURENT VALLE, &c.

Érasme, Laurent Valle, Politien & quelques autres Sçavans du XVIe. siecle, ont aussi rendu quelques sujets d'Ésope fort heureusement, mais sans en faire de recueils & rélativement seulement aux sujets dont ils traitoient. Le nom de ces grands hommes est une espece de garand du succès. Érasme entre autres auroit pu briller dans cette carriere s'il y étoit entré avec dessein de la fournir.

FABULISTES FRANÇOIS.

Le génie François est naturellement né pour la Fable ; nous aimons à conter & à entendre conter. Cette passion décidée paroît dans l'estime où étoient nos anciens Romanciers, qui amusoient le peuple & les plus grands Seigneurs même, du récit de leurs Romans, à qui l'on donnoit aussi le nom de *Fabliaux* ; où ils prétendoient souvent renfermer des maximes de Morale & de Politique. *

JEAN DE MEUN.

On trouve dans un manuscrit de la biblioteque du Roi, intitulé : *L'apparution de Jean de Meung*, une Fable

* Voyez le sçavant traité des Romans de M. Huet.

très-réguliere, & qu'un Sçavant a regardée comme un chef-d'œuvre d'enjoûment & de naïveté, malgré le vieux langage de l'Auteur. C'est un jugement auquel je souscris volontiers : à mon avis on ne peut *narrer* avec plus de grace, ni *dialoguer* plus naturellement. Il faut être la Fontaine pour mieux réussir. Le titre de cette Fable est : *le Palmier & la Gourge*, c'est-à-dire, *Gourde*, *Calebasse*. On trouvera peut-être à redire que je parle d'un Auteur pour une seule production ; mais en fait d'Ouvrages d'esprit, on doit avoir plus d'égard à leur mérite * qu'à leur nombre, & si l'on vouloit parler des Auteurs que le Sonnet a illustrés, on ne passeroit pas sous silence le nom de Desbarreaux.

M. de la Fontaine a encore eu quelques prédécesseurs, mais si fort inférieurs à son mérite qu'à peine sont-ils connus.

* *Ponderantur, non numerantur*. Plin. Hist. nat.

J'ai

N***.

J'ai lû un recueil de Fables en vers françois par un Auteur du XVIe. siecle, dont le nom m'est échapé. Il est assez juste dans ses sujets, qui sont d'invention. Il ne manque pas d'imagination, mais on y trouve le défaut de son siecle, où l'on prenoit la grossiéreté pour la naïveté, & des détails bas & ridicules pour des traits finis de la nature.

FURETIERE.

Furetiere apparemment encouragé par les essais de la Fontaine, donna cinquante Fables en vers françois, qui sont tombées dans l'oubli qu'elles méritoient. Point de traits délicats, aucuns de ces coups de pinceau qui caractérisent le beau. Une versification dure & gênée, où l'Auteur prend à chaque pas qu'il fait, le ridicule pour l'enjoûment,

& le groſſier pour le naïf. Il eſt vrai que, comme M. de la Motte, l'Auteur eut à-peu-près l'honneur de l'invention. Le peu de ſuccès qu'ont eu les Fables de Furetiere, eſt une preuve ſenſible que ce genre d'écrire demande autre choſe que de l'eſprit : car perſonne n'en avoit plus que lui.

VILLEDIEU.

Les Fables allégoriques de M. de Villedieu ont eu pendant un tems un ſort aſſez heureux ; on ne ſçauroit lui refuſer de la délicateſſe & la juſteſſe ; mais la Poëſie n'étoit pas le beau côté de cette illuſtre. Ces pieces allégoriques ont eu le deſtin de la plûpart des Ouvrages de ce goût, qui n'eſt point celui des François, qui veulent preſque par tout voir leur cœur occupé autant que leur eſprit. Ceux qui ont voulu introduire l'Allégorie ſur notre Théâtre, ont reconnu la vérité de cette

réflexion. Leurs pieces allégoriques ont presque toutes rebuté le Spectateur, ou n'ont eu qu'un succès passager.

PILPAY.

Je ne dis rien des Fables de Pilpay qu'on nous a données en prose Françoise. Le goût qui est l'ame de ce recueil est si différent du nôtre, qu'on ne peut en louer que l'imagination, qui nous paroît encore assez souvent dereglée. Ce qui est vrai à l'égard d'un peuple, ne l'est pas toujours à l'égard d'un autre; d'ailleurs ce sont souvent plutôt de longues Allégories que de véritables Fables.

LA FONTAINE.

Il étoit réservé à la Fontaine de donner à la Fable toutes les vraies beautés dont elle est susceptible. Tout devient or entre ses mains. La nature, pour parler avec un moderne, *est par-*

tout prise sur le fait; ses récits soutenus de mille agrémens qui naissent naturellement, ne sont jamais indifférens. Quelque longs qu'ils soient, ils ne fatiguent pas, parce qu'il devoit dire tout ce qu'il dit. Ses réflexions sont toujours nécessaires pour donner de la gayeté ou de la clarté au sujet; il n'instruit point sans plaire, & plaît rarement sans instruire. Ces retours sur lui-même, ces apostrophes qu'il se fait, sont toujours des traits que chacun s'applique avec plaisir. Ils deviennent d'autant plus intéressans, que le Lecteur se met en lisant à la place de l'Auteur. Fait-il revivre un vieux mot? C'est que ce mot étoit * l'unique qui pût exprimer sa pensée, & peindre pour ainsi parler l'objet qu'il

* Un Compilateur moderne qui a prétendu nous donner une suite des meilleures poësies, depuis Malherbe jusques à présent, n'a pas apparemment senti le mérite de certaines expressions de la Fontaine, puisqu'il a pris la liberté de les changer en plusieurs occasions; c'est un abus impardonnable.

veut mettre ſous les yeux ; ſes négligences ſont des beautés négligées. Plus d'art & plus de parure ſieroit moins ; on a fait tous ſes efforts pour juſtifier dans Homere tous les défauts qui ont beſoin de juſtification à nos yeux ; les fautes de la Fontaine portent avec elles leur juſtification. Enfin quoiqu'il eût la modeſtie de ſe croire inférieur à Phedre, ſi l'on le place à côté de cet Ecrivain, diſons plus, ſi l'on veut le mettre au-deſſus, nous n'en appellerions pas.

LE NOBLE.

Le Noble voulut témérairement lutter avec ce grand Maître en traitant les mêmes ſujets. Tout ſon eſprit ne remplaça point le naturel de la Fontaine. On ne voit par-tout qu'un Auteur livré aux emportemens d'un génie qui ne connoît point de juſtes bornes. Accoutumé à remplir la feuille au déſir du Libraire, il en-

fla ses Fables d'une stérile abondance. Il y a pourtant quelquefois des coups de Maître, des traits de génie; mais en général, l'art y accable la nature. Ses animaux sont des orateurs dont le stile Asiatique fatigue souvent, & touche rarement; le Lecteur ne fut pas assez récompensé par les beautés, pour lui pardonner ses défauts d'expression, ses tours de phrase gênés, & sa versification souvent peu naturelle. Enfin un homme d'esprit ne fit pas d'excellentes Fables.

LA MOTTE.

M. de la Motte n'a pas réussi dans la ridicule entreprise qu'il a faite de dégrader le célebre la Fontaine du rang dont la voix du Public l'a mis en possession avec tant de justice. Les reproches qu'il lui fait dans sa préface n'ont pas persuadé. Après s'être préconisé lui-même du côté de la rectitude & de l'invention, il nous

prouva mal, que cette *rectitude* & cette *invention* supposées fussent des titres valables pour obtenir le pas dont ses partisans le flattoient. Les ignorans & les Sçavans, tout le monde jusqu'aux enfans, lisent & goûtent les Fables de la Fontaine; celles de M. de la Motte ne sembloient destinées que pour certains génies *méthaphisiques*. Des idées abstraites & presque étrangeres à la Fable, prirent la place de la nature & des objets sensibles & connus. Disons mieux, le faux prit la place du vrai. Si l'Auteur voulut badiner, il devint trivial. Ses réflexions déplacées, ses prologues inutiles & fatiguans, sa narration gênée, ses fréquens *Néologismes*, le langage de F***, employé par les animaux, tout cela rebuta le Public; & l'on vit ses plus zêlés partisans *bailler* en l'admirant.

LE BRUN.

Le Brun nous a donné un recueil

qui a fait moins de bruit que celui de la Motte, & à qui on peut croire que la postérité rendra justice. Les vers en sont aisés, le tour naturel. Il n'y manque que cet air riant, que le charmant la Fontaine sçait donner à tout; sa simplicité dégénere en froideur, & il languit quelquesfois croyant être naïf. On peut encore lui reprocher que beaucoup de ses sujets ne sont que de simples comparaisons, enrichies des ornemens de la Fable.

L'ABBE' DU JARRY.

L'Abbé du Jarry après avoir brillé dans le monde par plusieurs pieces en vers & en prose, à qui on rendit la justice qu'elle méritoient, a aussi publié des Fables qui ont été assez bien reçues.

M. RICHER.

Mais de tous les éleves du célebre la

la Fontaine, il n'y en a point qui ait mieux ſuivi les traces de ce grand Maître que M. Richer. On trouve dans ſes Fables une netteté & une préciſion embellies de mille traits avoués de la nature, & il n'y a rien à déſirer qu'un peu plus de vivacité, & certain enjoûment que ces réflexions, ſi familieres à la Fontaine, jettent dans la narration. On peut auſſi lui reprocher je ne ſçai quelle égalité qui approche de la monotonie. Son ſtile manque de cette variété qui pique la curioſité du Lecteur, & ne lui permet pas de s'ennuyer.

C'eſt au Public à prononcer ſur le recueil que j'oſai lui donner il y a trois ans, de trente-deux Fables accompagnées de quelques autres Poëſies. Un Critique hebdomadaire me fit une eſpece de crime de la facilité qui paroît, dit-il, dans ma verſification; d'autres m'ont fait l'honneur de les approuver en général, & ſi j'oſe être l'écho de ces juges ſans

doute trop indulgens, d'en comparer quelques-unes à celles de la Fontaine ; je puis dire que si la critique ne m'a point abattu le courage, la louange ne m'a point inspiré de vanité. L'une & l'autre n'ont servi qu'à me rendre plus attentif dans la composition de ces nouvelles Fables. Je ne me jetterai point aux genoux du Public pour implorer sa protection. Un juge équitable ne donne rien aux sollicitations & tout à la bonté de la cause.





FABLES NOUVELLES.

FABLE I.

Le Paysan accusé de Magie.

..... *Labor improbus omnia vincit.*

PAuvreté souvent est un vice :
Tel s'en plaint tous les jours qui peut s'en garantir.
A la Cigale avec justice,
Commere la Fourmi sçut le faire sentir.
Mais comment l'éviter, si le sort peu propice
En faveur d'un mortel ne veut se démentir?
Au lieu d'apostropher le sort & sa malice;
Travaillez : le travail domtera son caprice,
C'est le lot que le Ciel voulut nous départir.

Certain homme, parent du vieillard de
Corice, *
Pour tout bien n'eut qu'un champ, dont
cent fois en un jour
Il eût sans se lasser aisément fait le tour.
D'ailleurs terrain ingrat, & chez qui la Nature
Sembloit du Laboureur défier les travaux:
Mais travaillant sans cesse, à force de culture,
Le Maître industrieux corrigea ses défauts.
Cent fois au même endroit sa pioche repasse:
Le terroir étoit sec; rigoles & canaux
Y conduisent de loin leurs salutaires eaux:
Du tuf & des cailloux le fumier prit la
place:
Dans son enclos enfin il fixa pour jamais
Et la brillante Flore, & la blonde Cérés.
Tous les ans sa richesse augmente:
Il n'étoit de beaux fruits que sur ses espaliers;
Les voisins n'avoient rien, sa recolte abondante

* *Vid.* Virg. Georg. Lib. IV. vers. 127.

Rempliſſoit toujours ſes greniers.
Son bonheur excita l'envie,
Et partant la calomnie.
Tant de fertilité n'a rien de naturel;
Mon voiſin eſt ſorcier, je le donne pour tel,
Dit un Manant jaloux; par parole magique
Il dépouille nos champs pour enrichir le ſien.
Sans doute il eſt Magicien.
Le bruit de l'un à l'autre en peu ſe communique:
Il eſt cru, car le mal ſe croit mieux que le bien.
Un ſorcier parmi nous! Nous n'en ſouffrirons rien.
Il faut, dit la troupe ruſtique,
Déférer ce méchant à Monſieur le Bailli.
On l'accuſe, il paroît, & pour toute défenſe
Il montre un bras nerveux, au travail endurci,
Un fils dans ſon adoleſcence,
Robuſte comme lui, bien vêtu, bien nourri:
Bêches, fourches, rateaux ſont mis en évidence,

Voilà, dit l'Accusé, tous les enchantemens
A qui je dois tant d'abondance;
Prononcez sur les châtimens.
De son Juge étonné telle fut la Sentence:
» Poursuis, Favori de Cérés;
» Puisse toujours le Ciel à tes charmes ré-
» pondre!
» L'envieuse Paresse est condamnée aux
» frais.
» Ne cesse pas de la confondre;
» Fais-lui voir tous les ans par un nouvel
» effort,
» Que le travail est un trésor.

FABLE II.

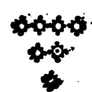
Bacchus & un Satyre.

Omne animi vitium tantò conspec-
ctius in se
Crimen habet, quantò major, qui pec-
cat, habetur.

BAcchus, dit-on, prit un jour une
lyre:
Le Dieu s'en servit mal; sur un ton dis-
cordant

Un doigt peu délicat fit jurer l'instrument.
Libre & peu courtisan, certain jeune Satyre
De son ignorance osa rire,
Le critiqua ciniquement.
Le Dieu s'en offensa. Quoi ? dit-il, témé-
raire,
A mes dépens oser te divertir ?
Méconnois-tu le Fils du Maître du tonnerre?
Eh ? comment le Fils d'un tel Pere,
Repartit le Satyre, a-t-il osé faillir ?

En vain de soi-même idolâtre,
Un Grand prétend en imposer :
Les dignités sont un théatre,
Où l'on ne peut nous abuser.
Y montez-vous? soyez toujours en garde,
Paroissez sans défauts ; si vous êtes Acteur,
Votre rôle est brillant. Le Public vous re-
garde,
C'est un sévere spectateur.



FABLE III.

Le Buſte & le Public.

Idem.

AU beau milieu d'une place publi-
que
Sur un pié-d'eſtal élevé
Un Sculpteur ignorant mit un buſte go-
thique.
Chaque coup de ciſeau méritoit la criti-
que ;
Rien de moelleux, rien d'achevé ;
Tout en étoit choquant : aucun ne lui fit
grace ;
Les connoiſſeurs, la populace,
Tout s'en mocqua. Dans un haut
rang
Les défauts ſont en évidence.
Courtiſan ſans eſprit, Magiſtrat ignorant,
Buſtes qu'éleve trop ſouvent
Ou le hazard, ou la finance,
L'Apologue eſt pour vous; même ſort vous
attend.

FABLE IV.

Le Palmier & la Gourde.

Citò parta, citò dilabuntur.

PRoduire de son crû, c'est toujours le
le meilleur.
J'en conviens : cependant le charmant La
Fontaine,
La Fontaine ce beau conteur,
Ne s'en est pas toujours donné la peine.
Esope, Pilpai, Phedre ont enrichi sa veine;
Tout lui payoit tribut de Paris à Péquin.
Je ne sors point de ma patrie;
Ce n'est ni Grec, ni Chinois, ni Romain,
C'est un François que je copie. *

Au tems jadis étoit dans un Jardin
Certain Palmier dont tout le voisinage
A près de cent ans fixoit l'âge.
Mais de fruits cependant, auçuns. Il est
certain

* Jean de Meun, Auteur du 13e. siecle.

Que cet arbre de sa nature,
Ne donne de ses fruits qu'après un siecle
entier.
Quand est de moi, serviteur au Palmier,
Onc n'en planterai, je vous jure :
J'aime trop à jouir. Le Jardinier, dit-on,
Mit une Gourde aux pieds. Cette plante
est plus promte.
En peu de tems la Gourde monte
Au faîte du Palmier : à sa confusion
Il la voit s'augmenter. Déja sa fiere hô-
tesse
Embrasse ses rameaux, y serpente, l'op-
presse.
Le Palmier se trouve en prison.
Chaque moment augmente sa tristesse.
La Gourde croît, elle fleurit ;
Tous ses bras sont chargés de fruit.
Il se plaignit enfin. Je ne sçais qui vous
êtes,
Lui dit-il ; mais d'où vient le mal que vous
me faites,
Contre le droit des gens, contre toute rai-
son ?

Tu ne me connois pas? Dame Gourde est
mon nom,
Lui dit-elle avec arrogance.
Dame Gourde? Eh bien, soit. Ayez de
l'indulgence,
Laissez-moi respirer. Ce terrain est à moi,
J'ai la prescription jointe à la bonne foi.
Depuis près de cent ans.... Vertu! que
de haut stile!
Laissons là Bartole & Cujas,
Nôtre cher, & craignez de m'échauffer la
bile;
Autrement.... en un mot, ne me répli-
quez pas.
Sur ce ton insolent, presque à la financiere,
La Gourde clairement venoit de s'expli-
quer.
Le vexé n'osa répliquer.
Il soupire, gémit, descend à la priere,
Lui demande la paix & la demande en vain.
Un jour, accablé de chagrin,
Madame, lui dit-il, excusez mon audace,
Si j'ose vous interroger;

Mais daignez m'apprendre, de grace,
Depuis quand avec moi vous voulez bien loger.
J'ai de l'âge, & dans ce verger
Arbre, arbrisseau, j'ai tout vû naître,
Sans avoir cependant l'honneur de vous connoître.
Depuis un mois je suis ici,
Lui dit la Gourde. Un mois ! oh ! oh! plus de souci ;
Ma foi, j'étois bien sot de vous craindre, ma belle.
Le Palmier de se mocquer d'elle :
A la crainte, au respect succéda le mépris.
La Gourde demanda la raison de ce ris ;
Je me suis crû perdu, dit-il ; mais votre espece
Est trop rapide en ses progrès,
Je répons de votre foiblesse :
D'un si prompt Orient le Couchant est tout près.

FABLE V.

Bon mot de Paul-Emile.

...... *Nihil est ab omni*
Parte beatum.

Que votre destin est heureux !
Votre Epouse a pour vous une extrême tendresse.
Beauté, naissance, biens, esprit, délicatesse,
Doivent mettre un Epoux au comble de ses vœux.
C'est ce qu'à Paul-Emile on répétoit sans cesse.
Mon soulier, reprit-il, est bien fait, plaît aux yeux
Mais personne ne sçait où mon soulier me blesse.

Ne nous arrêtons pas au dehors les plus doux ;

S'ils sont trompeurs, c'est en fait d'Himénée :
Le plus satisfait des Epoux
Peste contre le sort quatre fois la journée.

FABLE VI.

Le Paysan chargé d'un Chevreuil & le Cavalier.

.... *Levius fit patientiâ*
Quidquid corrigere est nefas.

UN Paysan revenoit de la chasse,
Et portoit un Chevreuil que sa légéreté
Des atteintes du plomb n'avoit pas exemté.
Auprès de lui certain Cavalier passe :
Il s'arrête. Voyons, bonhomme qu'as-tu là?
C'est un Chevreuil que cela ?
Un Chevreuil ! oui vraiment : voila bien mon affaire.
Je te paye au retour, lui dit notre croquant.

Et de donner des deux. Eh ? ne courez pas
tant,
Cria le Manant sans colere,
C'est un présent que je voulois vous
faire.
C'étoit ménager son honneur
En s'épargnant une inutile peine.
Quand la résistance est vaine,
Il faut céder de bon cœur.

FABLE VII.

Les deux Voyageurs & le Chien.

DEux compagnons de voyage
Sur un tapis de gazon,
A l'ombre d'un vert feuillage,
Se régaloient d'un jambon.

Un Chien passoit : il s'arrête,
Cet objet l'intéressa.
L'un deux lui jette à la tête
Un caillou qu'il ramassa.

Ami, dit l'autre, que pense
Ce Parasite de nous ?
Il croit, suivant l'apparence,
Que nous mangeons des cailloux.

Contre un stupide vulgaire
Soyons en garde ; autrement
Craignons tout d'un jugement
A l'aveugle, & téméraire.

FABLE VIII.

Le Sage & le Peuple.

UN sage haranguoit. Le Peuple à ce qu'il dit
D'une voix commune applaudit.
Oh ! oh ! dit-il avec surprise,
Aurai-je dit quelque sotise ?
On doit se défier des applaudissemens,
Que prodigue au hazard un aveugle vulgaire.
Dans ses bisares jugemens,

Rarement la raison l'éclaire.
Un sot est tous les jours loué des ignorans.

FABLE IX.

Les deux Souris.

Pour éviter la dent fatale
Du redoutable Ratapon,
Deux Souris allerent, dit-on,
Habiter l'Inde orientale.

Souris font ici triste fin :
Un trébuchet, où le chat en dispose :
Là, grace à la Métempsicose,
Souris tiennent rang de prochain.

Dans ce pays nos Demoiselles
Se monterent sur le haut ton.
En vérité, les valoit-on ?
Etoit-il quelqu'un digne d'elles ?

Lune, à son dire, avoit été Bramin ;

On avoit admiré sa profonde sagesse ;
Avant d'être Souris. L'autre jadis Princesse
Du Malabare avoit fait le destin.

Leur insolence fit merveilles :
Tout le monde en fut offensé.
A la fin quelqu'un courroucé
Ecrasa nos deux sans pareilles.

Restez chez vous, cherchez un climat étranger ;
L'orgueil déplaît par-tout, par-tout il est funeste,
Le moyen le plus sûr d'éviter le danger,
C'est d'être prudent & modeste.

FABLE X.

Le Pêcheur & le Trésor.

Deperiit justis gratia nulla viris.

DAns ses filets certain Pêcheur
Trouva les restes pitoyables
D'un

D'un de ces mortels misérables,
Qu'engloutit Neptune en fureur.

Rendons-lui le devoir suprême,
Auquel sa triste ombre là-bas
Peut-être ne s'attendoit pas.
Que sçai-je, dit-il, si moi-même
Par un semblable sort je ne finirai pas ?
A ce triste devoir la pitié l'encourage,
Mais en creusant sur le rivage,
Notre Pêcheur trouve un trésor.
Le Ciel vouloit bénir un si pieux ouvrage.
Il lui rend grace, acheve, & remporte son or.

Dans une juste balance,
Les Dieux sçavent peser tout ce que nous faisons :
Nos forfaits tôt ou tard allument leur vengeance ;
Et nos bonnes actions
Ne sont point sans récompense.

FABLE XI.

Les deux Renards.

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

UN Renard encor jeune, & l'autre déja vieux
Au même poulailler s'adresserent tous deux.
Le jeune avide à toute outrance,
S'y reput sans discrétion.
Une promte indigestion
Corrigea son intempérance,
Il creva le maître glouton.
Jeunesse n'a point de prudence;
Pour elle point de lendemain,
Dit le vieux; évitons un semblable destin,
Soyons sobres dans l'abondance.
Imaginez ici deux suppots de finance
Allant au même but par différent chemin;
Il revient, s'applaudit, Y revient tant qu'enfin

Le Métayer se fit justice.
Un trébuchet punit sa prudente avarice.
Le scélérat fut surpris sur le fait :
Il voulut s'esquiver ; la machine étoit forte,
Il ne sortit du trébuchet,
Que pour être pendu sur le haut de la porte.

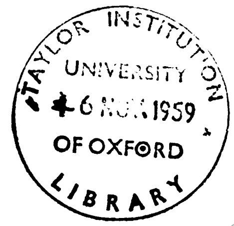
On prend le bien d'autrui de plus d'une façon :
Mais aucune n'est légitime.
Celui-ci vous ébreche, & celui-là vous tond ;
Et c'est toujours le même crime,
Dont l'un & l'autre est la victime.

FABLE XII.

Le Loup & le Mouton.

UN Loup sur le retour, rêvant à sa conduite,
Y crut trouver un vice essentiel.

B ij



Toujours ouvertement cruel,
Avec raison, dit-il, tout le monde m'évite.
Quand on a certain naturel,
Il faut se déguiser, ou point de réussite.
Disciple de Machiavel,
Dom Loup prend un air hipocrite;
Un œil tendre, un ton doux, un dehors concerté,
Inévitable écueil de la simplicité.
Il rencontra par avanture
Robin Mouton près du hameau;
Qui ne songeoit à mal, éloigné du troupeau.
La moutonniere créature
A son aspect voulut doubler le pas.
Je le vois, dit le Loup à la simple Pécore;
Vous ne me connoissez pas.
Mangeurs d'Agneaux sont monstres que j'abhorre.
Graces aux Dieux que j'honore,
Mes confreres & moi ne nous accordons point.

Sur ce point.
Que chacun, comme moi n'en croit-il Pi-
thagore ! *
Moutons ne craindroient rien, mes freres
vivroient mieux,
On offenseroit moins les Dieux....
O tems ! o mœurs !.. dans la forêt
prochaine,
Venez, ajouta-t-il, venez voir mon do-
maine :
Vous y verrez l'innocence fleurir,
De l'herbe tendre, une onde pure ;
Que faut-il de plus pour nourrir
Un amateur de la simple nature ?
Robin que ce discours séduit,
Canonise déja le Tartufe, & le suit.
Eloignés du Berger, des chiens & du vil-
lage,
La vertu disparut soudain ;
Notre imposteur quittant son faux visage,
Etrangla sans pitié le crédule Robin.

* Philosophe qui défendoit l'usage des viandes, & suivant qui, c'étoit un crime de tuer & de manger rien de tout ce qui a vie. *Vid. Ovid. Métam.*

Que les méchans qui sçavent feindre,
Sont des ennemis dangéreux !
C'est sous des dehors vertueux,
Que le crime est le plus à craindre.

FABLE XIII.

Le Cigne & les Corbeaux.

TEl aura des autels que chacun décrédite,
Gens à talens sont odieux,
Contr'eux la vanité s'irrite.
Jamais de bien sans mal : le malheur du mérite
C'est d'animer les envieux.

Sur les bords sinueux de l'antique Méandre
Un Cigne à sa blancheur joignoit une voix tendre,
Son plumage charmoit les yeux ;
Sa voix auroit touché les Dieux ;
Il falloit le voir, ou l'entendre.

Il déplut à certains Corbeaux,
Sa blancheur leur paroissoit fade;
Ces accens qu'on trouvoit si beaux,
Etoient pour eux ceux d'un malade;
Le Cigne étoit enfin le moindre des oiseaux;
Eux seuls devoient briller: c'étoit là leur langage:
Ils se liguent; à sa blancheur
Ils vont opposer la couleur,
Que reçurent du Ciel Corbeaux en appanage,
Et leurs croassemens de sinistre présage,
Aux sons mélodieux du gosier enchanteur.
Le Cigne n'en parut qu'avec plus d'avantage.
Environné de ces noirs concurrens.
Le contraste augmenta le vif de son plumage,
Et les douceurs de ses accens.

En vain d'un nom fameux au Temple de Mémoire
L'on croit ternir l'éclat par un malin pinceau;

Au lieu de l'obſcurcir, on augmente ſa
gloire;
Ce ſont des ombres au tableau.

FABLE XIV.

Jupiter & l'Amour.

..... *Derideat Æthiopem albus.*

Jupiter d'un ton ſévere
Grondoit le fils de Cithère,
Lui reprochoit tous ſes tours.
Au pauvre enfant il étale,
Dans un ennuyant diſcours
La plus touchante morale.
Il lui rappella Pſiché
Dans ſa harangue éternelle;
Et le peignant attaché,
Au char de cette mortelle
Il lui fit un grand péché,
D'avoir ſoupiré pour elle.
Avec un ris malin de Momus avoué,

Où

Où sont, lui dit l'Amour, Europe & Danaé ?

Pour nous reprendre, il faut être
Hors de la comparaison ;
Je me ris d'un petit Maître,
Qui me prêche la raison.

FABLE XV.

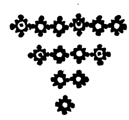
L'Abeille & la Mouche.

LA vanité, chez tous tant que nous sommes,
N'est pas un défaut d'hier.
Le plus mince des Gentils-Hommes
Dans son esprit vaut bien un Duc & Pair.
S'entêter de sa noblesse,
Contester sur ses talens,
Sur la beauté, sur les rangs
C'est le tic de notre espece :

Linxs pour nos bonnes qualités ;
Taupes pour nos mauvais côtés.
L'Abeille que par-tout on nous donne pour sage,
Sur ce point de Morale aveugle comme nous,
A la Mouche, dit-on, tint un jour ce langage.
Votre sort, quand je l'envisage,
Ne doit pas faire de jaloux.
Objets de haine, ou dédaignées ;
Victimes de la Pauvreté,
Des Enfans, ou des Araignées,
Vous n'êtes nulle part en lieu de sûreté.
Pour moi, tout le monde me loue.
Regardez mes trésors, mon adresse, mes loix,
Ma politique, mes exploits.
Ecoutez ce qu'en dit le Cigne de Mantoue. *
Tout est brillant, reprit la Mouche, en vous ;

* *Vid.* Virg. Georg. Lib. IV.

Mais pauvreté n'eſt pas un vice,
Et c'en eſt un que ce courroux
Où vous vous livrez ſans juſtice:
Votre cœur eſt amer, ſi votre miel eſt doux.
J'admire votre politique ;
Mais ma foi, ma Chere, entre nous,
Sages loix, & folle pratique:
Vous piquez rarement, ſans laiſſer l'aiguillon.
Ayez moins de valeur, & ſoyez plus prudentes ;
Moins de qualités éclatantes,
Et plus de modération.



FABLE XVI.

A Madame D. D ***. qui m'avoit prié de faire une Fable où elle eût part.

Célimene & l'Amour.

L'Apologue vous plaît, vous trouvez dans mes fables
Un tour heureux, naïf, & des traits agréables.
Que ce jugement est flatteur !
Qu'il va donner d'orgueil à ma naissante Muse !
En sa faveur aisément on s'abuse ;
Mais sur-tout chez le peuple auteur.
Dans ces récits où je m'amuse,
Vous voulez avoir quelque part.
Dussiez-vous figurer avec Maître Renard,
Vous y voulez paroître, en vain je m'en excuse ;

Essayons donc si par quelque détour
Je pourrai dans mes vers vous placer avec grace.
Donner à la Morale un agréable tour,
Instruire, badiner; tout cela m'embarrasse.
Ne murmurez pas : sur la place
Je vais vous mettre avec l'Amour.

L'Enfant aîlé trouva celle que j'aime :
Visons, dit-il, ici; lançons lui quelques traits.
Il voulut s'approcher, il la vit : ses attraits
Triompherent de l'Amour même.
Vaincu par ses beaux yeux le pauvre enfant rougit.
Désespéré de sa défaite,
Il ne pense qu'à la retraite ;
Il fuit. De son pouvoir Célimene soûrit.
Mais en volant à tire-d'aîles,
Il laissa tomber son carquois
Garni de ces fleches mortelles,
A qui sont dus tous ses exploits.
Célimene les prend : elle trouve des charmes

A chagriner ſon Aggreſſeur :
Les fleches dans ſa main vont toujours droit au cœur :
Et Cupidon vaincu ſoupire après ſes armes.
Cupidon avec vous agit comme un enfant ;
Vous attaquer ſans vous connoître,
C'étoit le coup d'un imprudent.
Quelque puiſſant qu'on ſoit, on peut trouver ſon Maître.

FABLE XVII.

L'Aveugle & la Roſe.

UN homme avoit perdu l'odorat & les yeux,
Il voulut cueillir une Roſe.
Les épines pour lui, furent la ſeule choſe,
Qu'il ſentit en cueillant ce bouton radieux,
Que l'Aurore en naiſſant arroſe
De ſes pleurs les plus précieux.
Eh ! parbleu, dit-il, on ſe mocque !

Quoi ! c'eſt là la Reine des fleurs ?
Serviteur à ſes louangeurs ;
Je n'y trouve rien qui ne choque :
Qu'on ne m'en parle plus. Que de petits
Auteurs
Parlent ainſi de Pindare, & d'Homere !
Cet émail raviſſant, ces naïves couleurs,
Ignorés des yeux du Vulgaire,
Ne frapperent jamais les leurs.
Aveugles pour ces fleurs immortelles, divines,
Qui ravirent les Deſpréaux,
Les La Mottes & les Peraults
N'en ſentirent que les épines.

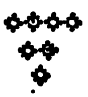
FABLE XVIII.

La Femme & le Chat.

POur son Epoux absent l'innocente Babeau
Vouloit conserver un gâteau :
Aux intentions de la belle
Le Peuple souriquois rébelle
N'oublia rien pour en frustrer l'Epoux.
Pendant la nuit on se met à l'ouvrage,
On gruge, on pille, on fait tapage;
Sur les bords du gâteau se donnent tous les coups.
Je me figure une seconde Troye,
A l'armée ennemie en proye.
Babeau, qui s'apperçut que son gâteau rogné
Par les Souris n'étoit pas épargné,
Oh! oh! dit-elle, vile engeance,
Il vous faut du gâteau? l'on vous en donnera.

Il eſt des Chats dont j'attends ma vengeance,
Revênez-y, Raton s'y trouvera.
Au fidele Raton la garde en fut commiſe;
En Chat d'honneur il y fit ſon métier :
Mainte Souris revint, mainte Souris fut priſe;
Il fit plus, il mangea le gâteau tout entier.

Babeau m'aprête à rire, & dans ſon imprudence
Je crois voir un plaideur qui flatté du ſuccès,
S'en remet à Thémis du ſoin de ſa vengeance,
Et court à l'Hopital en gagnant ſon procès.



FABLE XIX.

Boileau & Chapelle ;
ou
Le Convertiſſeur perverti.

IL faut contre le vice une ame vigoureuſe.
Si l'on veut empêcher les autres d'y tomber,
Il faut être aſſez fort pour ne pas ſuccomber
A ſon amorce dangereuſe.
En lieux ſuſpects on vit jadis
Tel Bienheureux, que la Légende admire ;
Donner ſes vertueux avis.
Dieu me préſerve d'en médire !
Mais n'imitons pas trop ces vertueux efforts :
Le Malin aime à nous confondre ;
En ſemblable cas, corps pour corps
D'un nouveau d'Arbriſſel je ne voudrois répondre.

A ce propos, l'on conte que Boileau
Rencontra ſon ami Chapelle,
Chapelle auſſi connu par la haine mortelle,
Qu'il témoigna toujours pour l'eau,
Que par l'aiſance naturelle,
Dont Apollon dota ſon aimable pinceau.
Vous verra-t-on toujours, lui diſoit ſon confrere,
Prophaner dans l'yvreſſe un talent ſi vanté,
Tant de délicateſſe, un eſprit né pour plaire ?
Héros de la ſociété,
Ami, reſpectez-en l'aimable caractere.
Quittez les traces de Faret,
La Bourgogne pour l'Hypocrêne;
Et pour Phébus l'éleve de Silêne.
Ainſi parloit Boileau devant un Cabaret.
Je ſuis charmé de ta Morale,
Enchanté, dit Chapelle, en lui ſerrant la main.
L'yvreſſe eſt un défaut qu'aucun autre n'égale;
C'en eſt fait, je renonce au vin.

Entrons au Cabaret prochain,
Qu'un ſobre déjeûné confirme ma promeſſe.
On entre, un modeſte flacon
Eſt le premier garand de la converſion;
En le vuidant, contre l'yvreſſe
On entame un diſcours profond:
Ils n'entroient qu'en matiere; il en faut un ſecond,
Et d'encor en encor on vient au quatrieme,

Le trop foible Prédicateur,
Aux traits réitérés d'une vive liqueur,
Pour la premiere fois s'ennyvre enfin lui-même:
Il faut pour l'emmener une chaiſe à porteur,
Sa raiſon s'affoiblit, il bégaye, il chancelle.
Confus le lendemain il promit en ſecret,
De ne jamais prêcher Chapelle,
Sur-tout auprès d'un Cabaret.

Dont contre mes défauts l'éloquence est
extrême ;
Et que je pervertis moi-même,
Par un exemple séducteur.

FABLE XX.

L'Amour piqué par une Abeille.

...... *Nocet empta dolore voluptas.*

A L'ardeur de ses désirs
Malheureux qui toujours cede,
Le Sage fuit les plaisirs
A qui la peine succede.
L'Amour ne le fit pas : étourdi, sans pru-
dence,
Ayant trouvé, dit-on, une ruche en che-
min,
D'abord il y porta la main,
Pour en tirer cette divine essence
Dont l'Abeille fait son butin.

Il fut puni, Dieu ſçait! Une Mouche en colere,
Vengea ſon tréſor attaqué :
Le doigt du Larron fut piqué ;
Il n'éprouva jamais de douleur plus amere.

FABLE XXI.

Le préſent de la Jeuneſſe & l'Ane.

Lorſque Jupiter ſur ſon pere
Eut uſurpé le pouvoir ſouverain,
Le nouveau Maître de la terre
Fut reconnu par tout le genre humain.

L'univers par maint ſacrifice
Lui rendit ſon hommage en ce célebre jour.
De ſon côté le Dieu propice
Voulut à ſes Sujets témoigner ſon amour.

Pour leur en donner une marque ;
Formez, dit-il, tels vœux qu'il vous plaira.

Jupiter les exaucera;
Il en jura foi de Monarque.

On s'assemble, on consulte, on forme des
souhaits
Pour le bien de l'humaine espece.
Tel souhaita la gloire, un autre la ri-
chesse,
Tel autre la beauté. Des vœux qui furent
faits,
Peut-être n'en fit-on aucun pour la sagesse.
L'histoire n'en dit rien : mais je sçais qu'à
la fin
On conclut d'une voix qu'on suppliroit
Jupin
De nous accorder la Jeunesse;
Avec défense à la Vieillesse,
De répandre sur nous son affligeant venin.

Aliboron bête de somme
Fut pris pour le porteur de ce présent di-
vin :
La peste soit du choix ! qu'il fut fatal à
l'homme !

A quoi diable rêvoit Jupin?
Le Baudet eut ſoif en chemin;
Et trouva par malheur une ſource d'eau vive :
Il s'en approche; ſur la rive
Etoit certain Serpent : l'animal trop ſubtil
Reconnut le préſent : notre Cher, lui dit-il,
Il faut ſans boire achever le voyage,
Ou me laiſſer ici votre bagage.

Aliboron opta ſans différer;
Taupe, dit le Baudet : Ami, grand bien vous faſſe !
J'ai ſoif, pour me déſaltérer
Il n'eſt rien que je ne cédaſſe.

Du don de Jupiter le Serpent profita :
Une nouvelle peau lui rendit ſa jeuneſſe;
Et le fardeau de la vieilleſſe;
En partage à l'homme reſta.

D'un pareil envoyé que pouvoit-on attendre?
Si j'en veux au Baudet, j'en veux à Jupiter.

Le

Le ſervice des ſots coute ſouvent bien cher.
A qui peut l'ignorer ma Fable peut l'apprendre.

FABLE XXII.

Le Singe devenu Perroquet, & enſuite Homme.

QU'après notre trépas par d'éternels reſſorts
Notre ame anime d'autre corps ;
C'eſt un point que chez nous perſonne n'imagine.
Jamais on ne croira que l'ame de Neuvton
Puiſſe d'un ſot un jour animer la machine,
Ou bien paſſer dans un Mouton :
Ainſi le crut pourtant le divin Pithagore ;
Chez le peuple Bramin cette erreur vit encore.

On raconte chez eux qu'un Singe après ſa mort,

Au corps d'un Perroquet élut ſon domicile.
Aux tours de ſon métier s'il fut un Singe habile,
De Perroquet mignon il remplit bien le ſort :
Son caquet éternel eût étourdi la ville ;
A l'un & l'autre état il ne fit point de tort.

Il devint Homme enfin : grands airs, belles manieres,
Geſte façonné, décevant,
Babil auſſi bon que devant ;
Mais de bo n ſensnotre Homme n'en eut guères,

Par un dehors frappant, par un brillant caquet,
L'on veut en vain avoir la Pomme :
D'un joli Singe, & d'un bon Perroquet
On ne fait point un honnête Homme.

FABLE XXIII.

L'homme & la Mine d'argent.

Fronti nulla fides.

UN homme ſe croyoit le Favori des
Dieux,
Une Mine d'argent avoit frappé ſes yeux ;
Elle étoit dans ſon champ ; il béniſſoit ſa
chance.
Je ne pourrai ſuffire à nombrer mes écus ;
Il me faudra, dit-il, meſurer ma finance
A pleins boiſſeaux. Notre Créſus
Ne ſe poſſédoit pas penſant à ſa chevance.
Il n'épargne peines ni frais :
Les fourneaux étoient déja prêts ;
Mais, hélas! que devient le tréſor à la
fonte ?
Au poſſeſſeur il fut preſque fatal :
Parmi le fin argent, l'homme loin de ſon
compte

Y trouva tant de réagal,
Qu'il fut forcé d'abandonner l'ouvrage;
Le nître & le mercure offenſant ſon cerveau,
L'auroient bien-tôt mis au tombeau.
Le chagrin & les frais furent ſon ſeul partage.

Vous êtes ce tréſor trompeur,
Amis, dont le dehors flatteur
S'attire notre confiance :
Inſenſé, qui ſur l'apparence
Vous livre aveuglément ſon cœur!
Chez vous un funeſte alliage
Lui fait connoître ſon erreur.
A mes dépens devenu ſage,
Je puis m'ériger en Docteur.

****
**
*

FABLE XXIV.

L'Ignorant & le Peintre.

UN Ignorant alla par un matin
Chez un Peintre ſon voiſin ;
Il regarde d'abord dans un profond ſilence,
Et du Peintre par-tout ſemble admirer la main :
Lui-même en cet art divin
Fut ſoupçonné de ſcience ;
Mais il voulut parler enfin.
Se taire eſt pour un ſot choſe bien difficile;
Avec des termes de l'art
Déplacés, mis au hazard,
Notre homme fait le *Depîle* : *
Morbleu, dit le Peintre en courroux,

* Peintre qui poſſédoit au ſuprême dégré toutes les regles de ſon art, & qui en a donné d'excellentes Leçons dans différens Ouvrages infiniment eſtimés.

Je vous croyois ſçavant : que ne vous tai-
ſiez-vous ?
Un ignorant muet peut paſſer pour habile.
Que l'art de ſe taire eſt utile !

FABLE XXV.

La Tortue.

DAme Tortue à force de priere,
Engagea l'Aigle à l'élever en l'air :
Elle envioit ce vol auſſi promt que l'é-
clair,
Et vouloit voir de près l'Aſtre de la lu-
miere,
Converſer avec Jupiter.
Quel plaiſir de fournir cette belle carriere!
Rien ne l'ennuyoit tant que ſa façon d'aller.
L'Aigle l'éleve enfin : elle retombe à terre,
Et ſa propre maiſon ſervit à l'accabler.
Je devois m'en tenir à ma marche ordinaire,
Dit-elle alors, il faut des aîles pour voler:

Elle expire à ces mots. Tel Marquis fait le
Prince
Qui doit s'attendre à ce revers fatal :
Prodigue d'un revenu mince,
Son Caroſſe ſouvent le mene à l'Hôpital.

FABLE XXVI.

L'Ignorant & la Lyre.

UNe Lyre à la main, un ignorant, dit-on,
Au lieu de ces accords qu'enfante
Une main vraîment ſçavante,
Ne pouvoit en tirer qu'un pitoyable ſon.
S'en prit-il à lui-même ? Non.
Ah ! maudit inſtrument, dit-il tout en colere,
Meuble de Quinze-vingt, parbleu
Ou nous réuſſirons, ou vous irez au feu.
Nous ſommes deux dans cette affaire,

Reprit aussi-tôt l'Instrument.
Il faut être raisonnable ;
Si vous étiez plus sçavant,
Je paroîtrois moins coupable.

Un Ignorant n'a jamais tort.
A l'entendre, sur tout son adresse est extrême ;
Son amour propre est trop fort
Pour se condamner soi-même.

FABLE XXVII.

Le jeune Rat & le Chat.

Fronti nulla fides.

UN Rat encor novice, étant hors de son trou,
Aperçut de loin un Matou.
C'étoit la bonté même, à voir sa contenance,
On eût juré qu'il ne pensoit à rien,
Ou

Ou du moins pas au mal. Onc Chat en apparence,
N'avoit paru si Chat de bien.
Parbleu, dit le Rat, plus j'y pense,
Moins sur cet honnête maintien
Je dois avoir de défiance;
S'il se peut par un entretien
Lions avec lui connoissance.
Et dit, & fait; du côté du Caffard
Notre sot raisonneur s'avance.
Mais il en fut la dupe, & maître Rodilard
Le punit de son imprudence.
Pour début de la conférence,
Le traître étend la griffe & prouve en forme au Rat,
Que sous les beaux dehors de la simple innocence,
On peut être un grand scélérat.

FABLE XXIX.

L'Homme à la Montre pris pour Juge.

DEux voisins disputoient : l'un dit, il
est deux heures ;
Vous vous trompez, dit l'autre, à peine est-
il midi.
Chacun avec chaleur soutenoit son parti.
De toutes leurs raisons, cependant les
meilleures,
Etoient qu'ils le croyoient ainsi :
L'opinion étoit leur titre.
Un tiers survient, on le prend pour ar-
bitre :
Notre homme étoit muni du meuble in-
dustrieux,
Où l'esprit partageant un point indivisible,
A sçu peindre le tems aux yeux,
Et nous rendre un instant visible.
Il consulte aussi-tôt cet oracle de l'Art :

Pour vous, dit-il à l'un, l'ennui vous en impoſe :
Mais vous, dit-il à l'autre, Ami, c'eſt autre choſe ;
Le tems vous paroît court. *Il eſt une heure un quart.*

Sans regle, on ne ſçauroit juger qu'à l'avanture :
Les regles ſont la Montre, & la Bouſſole ſûre,
Sans qui l'eſprit vogue au hazard :
Le ſentiment trace la route ;
Mais ſi l'on prétend y marcher
Sans l'art, on ne fait que broncher.
Nouveau Phiſicien A***. ne voit goute ;
Sa démarche eſt tremblante, & ſon pas incertain.
Mais Moliere * en Phiſique eſt celui que j'écoute :
Il ne parle jamais que la Montre à la main.

* M. l'Abbé Privat de Molieres, de la Société de Londres & de l'Académie des Sciences, mort en 1741.

Sur l'art du clair-obscur, sur la beauté
des touches,
Il faut s'en raporter à Depille, * ou Coy-
pel :
Des tons armonieux d'un concert naturel,
Au défaut de Luli, je consulte Destou-
ches.

* Depille Peintre encore plus illustre par la théorie que par la pratique.

FABLE XXX.

Diogenes & le Rat.

AU milieu d'un repas dont la blonde
Cérés
Avoit fait seule tous les frais,
Diogenes, dit-on, las de philosophie,
Examinoit un jour sa vie.
Quel plaisir avoit-il? vivre sous un ton-
neau,
Ne manger que du pain, ne boire que de
l'eau,

Tout soit auprès du sien étoit digne d'envie.
Plongé dans un morne chagrin,
Il tenoit ce discours, ou quelque autre
semblable :
Il apperçut un Rat, qu'enhardissoit la faim,
Comme apres un mets délectable,
Courir après un peu de pain,
Modestes reliefs de sa table.
Eh? grands Dieux! qu'est-ce que je
voi ?
Si je m'afflige, c'est ma faute;
Table ouverte, dit-il, parasites chez moi!
Auprès de vous, notre cher Hôte,
Ne suis-je pas un petit Roi?

Dans nos malheurs, pensons qu'il en
est d'autres
Plus grands encore que les nôtres.
Le sort pour vous avare de faveurs,
Vous a refusé l'abondance :
N'allez pas d'un Traitant regarder l'opu-
lence,

Jettez les yeux sur les Fils des neuf
Sœurs.

FABLE XXXI.

La Ceinture de Venus.

POrté pour les Troyens, Jupiter, dit
Homere,
Arrêtoit des Destins l'implacable colere.
Femme & mari n'ont pas toujours mê-
mes amis;
Junon favorisoit les Grecs leurs ennemis.
En dépit de sa vigilance,
Hector à leurs dépens signaloit sa vaillance:
Jupiter contre ses Sujets
Formoit de funestes projets.
Junon trembloit pour eux: si dans cette
pensée
Il eût entretenu son ame courroucée,
Comment l'en détourner? elle le connoît
bien:

En vain le prîra-t-elle, il n'écoutera rien.
Laissant les discours & les larmes,
Elle eut recours au pouvoir de ses charmes :
De ses mains elle-même arrange ses cheveux,
Les partage avec art en cent différens nœuds,
Prend pour habillement une robe éclatante,
Ouvrage de Pallas, où d'une main sçavante,
La Déesse traçant mille desseins nouveaux,
Frappe, surprend les yeux des objets les plus beaux :
Rien ne fut oublié ; jusques à la chaussure,
Tout y fut superbe & galant.
Belles, qui voulez plaire, achevez la peinture :
Vous seules vous pouvez le faire dignement.

Pour assûrer encor l'effet de sa parure,

Junon y voulut joindre un dernier orne-
ment :
Elle appelle Venus, emprunte sa Ceinture.

Là se trouvent les jeux, les appas séduc-
teurs,
Les graces, les amours, & le tendre lan-
gage,
Les sensibles plaisirs, les désirs plus flat-
teurs,
Les entretiens secrets, les petits soins vain-
queurs,
Les doux amusemens, le touchant badi-
nage,
Et l'innocente ruse adroit lien des cœurs.
Recevez, dit Venus, ce présent admirable,
Et par l'effet heureux d'un charme inex-
plicable,
Souhaitez, grande Reine, & vos souhaits
remplis
Vous en feront bien-tôt reconnoître le prix.

Venus dit, & Junon avec un doux sou-
rire

Prend le tissu charmant, la quitte, & se retire ;
S'envôle sur son char, & passant par Lemnos,
Va trouver le Sommeil, & lui parle en ces mots.

Si jamais, lui dit-elle, à mes vœux favorable,
Sommeil, tu me fus secourable,
Grand Roi des hommes & des Dieux,
Montre-moi dans ce jour ton pouvoir précieux :
Assoupis Jupiter, quand facile à sa flamme
Des plaisirs les plus doux j'aurai comblé son ame :
Et lui faisant goûter les charmes du repos,
Sur ses yeux affoiblis répands tous les pavots.

Le Dieu déja puni pour un pareil service,
Refusoit ce secours propice.
Mais par une Beauté Junon en vint à bout,
Pour avoir Pasithée, il promit, & fit tout.

Jupiter ſurveillant aux intérêts de Troye,
Au fer de ſes Troyens livroit les Grecs en proye :
Du mont Ida ſes regards diligens
Soutenoient l'Aſſiégé contre les Aſſiégeans;
Il conduiſoit les coups, dirigeoit chaque fleche,
. . . .
Les Grecs fuyoient enfin, quand le Deſtin guida
L'immortelle Junon au ſommet de l'Ida :
Dans ſes yeux, dans ſon port Junon pleine de grace,
Auprès de ſon Epoux alla prendre ſa place,
Et d'un air ingénu lui tint quelques diſcours,
Dont Jupin en ces mots interrompit le cours :
Déeſſe, que d'attraits en vous je vois paroître!
Non, dans cet heureux jour qui nous unit tous deux,
Hymen, Amour, vous ne fites pas naître

Tant de transports ni tant de feux!
Jamais pour Mortelle ou Déesse
Je n'éprouvai, dans les plus doux instans,
L'amour violent qui me presse.
Il cede à son ardeur, il la prend dans ses bras,
Et moins Epoux qu'Amant, jouit de ses appas.

Sensible à leurs plaisirs, en ce moment la Terre
Fait sortir de son sein les beautés qu'elle enserre.
Sous ces heureux Amans naît un tapis de Fleurs;
Les Airs sont parfumés des plus tendres odeurs:
Les Roses & les Lys se joignent aux Narcisses,
Aux plaisirs de l'Amour Flore unit ses délices.

De ces instans délicieux

Une molle langueur modere enfin l'yvresse.
De Jupiter, au sein de la Déesse,
Un doux sommeil ferme les yeux.
Plus de protection : Hector tombe en foiblesse,
Troye est abandonnée, & l'Argien vainqueur
Fait céder tout à sa valeur :
La superbe Junon voit triompher la Grece.

Pour attirer, pour asservir un cœur
D'une Beauté le pouvoir est extrême,
Elle fait éprouver ce qu'on sent quand on aime ;
Tout cede à son attrait vainqueur.
A mon égard, enclin à la tendresse,
Autant qu'un jeune Raporteur,
Belles, à vos appas je fis toujours honneur,
Elle n'a pas besoin de ruses, ni d'adresse,
Pour attirer, pour asservir mon cœur.
Mais si vous en trouvez dont la grave sagesse
Oppose à deux beaux yeux une sévere humeur,

Joignez à la délicatesse,
A ces traits dont l'effet n'est gas assez puissant,
La grace avec l'air séduisant,
Et du je ne sçais quoi la puissance secrete;
Alors le plus indifférent,
Fut-ce un Caton, avoüra sa défaite:
Notre homme capitule, il soupire, & se rend.
De la beauté la victoire est complete,
Quand du je ne sçais quoi l'on y joint l'agrément:
Junon avec cette recette
De son Epoux fait un Amant.

Sans intérêt aucun, sans espoir de salaire,
Par bonté d'ame seulement.
Vous vous fatiguez vainement,
Il n'est pour réussir, dit-elle, qu'une voye:
Dans l'air élevez votre proye,
Et le plus haut sera le mieux, s'entend;
Puis la laissez tomber sur la roche prochaine,
L'Ecaille brisée à l'instant
Vous offrira ce mets qui vous fait tant de peine.
L'avis plut, l'Aigle le suivit:
L'Huitre tombe & se brise; au succès de l'affaire
La Corneille attentive, aussi-tôt s'en saisit.

Donneurs d'avis, sont gens que je révere;
Mais de les croire tous on peut se dispenser.
Tel semble avec ardeur pour nous s'intéresser,
Qui seul dans ses conseils souvent se considere.

FABLE XXXIV.

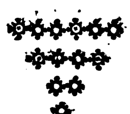
L'Aveugle & le Boiteux.

Quo caret alteruter, ſumit ab alterutro.

NE pas s'entraider, eſt un crime :
Pour n'avoir pas aidé le Chien,
L'Ane du Loup fut la victime.
Entraidons-nous, tout ira bien.

Deux malheureux, qu'uniſſoit leur miſere,
Formerent un deſſein qu'on croira ſuperflus.
L'un étoit privé de lumiere,
Et l'autre avoit tout mouvement perclus :
Ils vouloient voyager. Ce qu'on ne ſçauroit faire
C'eſt ce qu'on ſouhaite le plus.

Ils fortirent pourtant d'affaire.
Comment ? un Cul de jatte avec un Quinze-vingt ?
Oui tous les deux ; fans qu'un tiers intervînt.
Rarement le Ciel accumule
Tous les malheurs chez nous. L'Aveugle vigoureux
Avoit les forces d'un Hercule ;
C'étoit un Lynx que le Boiteux.
L'Aveugle porta fon confrere,
Qui fçavoit l'écarter des chemins dangereux :
Ils firent s'uniffant tous deux,
Ce qu'étant défunis ils ne pouvoient pas faire.



FABLE XXXV.

Diogenes & sa Lanterne.

EN plein midi dans un marché d'Athenes
Lanterne à la main, Diogenes
Couroit de tous côtés. Notre Cher, entre nous,
Cette sagesse qu'on renomme;
S'éclipse, lui dit-on; que diable cherchez-vous?
Je cherche, reprit-il un homme.

Sagesse, raison, équité,
Esprit constant, jamais bizarre;
Ni de sa marote entête,
Voilà ce qu'il cherchoit, & ce trésor est rare.
Notre Sage un fallot en main
D'Athenes à Paris, de Paris jusqu'à Rome,
Feroit peut-être encor aujourd'hui le chemin,

Sans pouvoir rencontrer ſon hom-
me.
Eſt-ce le beau Papillotin,
Diſcoureur ennuyeux, Ecureuil de Théa-
tre,
De ſon œil vif, de ſa jambe idolâtre?
Où M........ le Publicain,
Fier de ſçavoir que deux & deux font
quatre?
Ce prodigue inſenſé, cet avare odieux?
Ce noble ſans vertu, tout plein de ſes
Ayeux?
Ce prétendu Sçavant qui meurt & ſe con-
ſomme
Sur un tas de livres poudreux?
Après les avoir vûs, on cherche encore
un homme.

******
****
**
*

FABLE XXXVI.

Le Bœuf.

TRouvons bon ce que les
Dieux font ;
A d'aveugles souhaits sçachons mettre des
bornes.
Le Bœuf que Jupiter avoit créé sans cor-
nes,
Le pria d'en armer son front.
Le Quadrupede osa soupçonner d'impru-
dence
Le Dieu qui l'avoit fabriqué.
Que ferois-je, dit-il, si j'étois attaqué ?
Je suis robuste, soit ; mais je suis sans dé-
fense.
Il faut pourvoir à tout, & soit dit sans
offense,
Entre nous Jupiter à ce point a manqué ;
Adressons-lui ma remontrance.

Il la fit, se plaignit, fit tant de bruit, qu'enfin
Son front fut armé par Jupin.
La suite en fut fâcheuse ; un joug & la charûe
Qu'il traîna dès le lendemain,
Lui firent, mais trop tard, connoître sa bévûe.
Je l'ai voulu, dit-il accablé de chagrin,
Le remede à ce mal n'est que la patience ;
Car d'en accuser le Destin,
Je n'y vois aucune apparence.

FABLE XXXVII.

Idille allégorique imitée de Lucien.

GALATHE'E ET DORIS.

GAlathée & Doris s'entretenoient un jour.
Le calme de la mer, les beautés du rivage,
La pureté du Ciel serain & sans nuage,
Sont

Sont sujets languissants : on tomba sur l'Amour.
La matiere intéresse, & pour jeunes femelles ;
Elle a toujours quelques graces nouvelles.
Doris en préludant d'un regard vif & fin,
Secondé d'un souris où brilloit l'artifice,
Entamma ce discours malin.

DORIS.

Le Ciel a résolu de vous rendre justice,
Ma chere Galathée, on soupire pour vous.
Vous avez un Amant ; mais Dieux ! c'est l'Amour même !
Pour tout dire en un mot, c'est le beau Poliphême,
Sur qui vous exercez l'empire le plus doux.

GALATHE'E.

Laissons le ton badin sur ma bonne fortune.
Cet Amant, tel qu'il est, est le fils de Neptune,
Le fils du Dieu puissant qui commande à la mer ;

Au-dessus de Neptune il n'est que Jupiter.

DORIS.

Je ne conteste pas sur ce rare avantage ;
N'avoir qu'un œil au front, un difforme visage,
Une barbe effroyable, un regard monstrueux :
Que dites-vous de ce partage ?
L'éclat du sang & les Ayeux
Font-ils un Adonis de cet objet affreux ?

GALATHE'E.

Ces prétendus défauts sont des défauts étranges !
Regardez-les, Doris, un peu différemment,
Ils pourroient devenir l'objet de vos louanges ;
Enfin par fois on se méprend.
Si Poliphême étoit né fille,
Je voudrois comme vous des traits plus délicats,
Il n'a qu'un œil, mais cet œil brille,
Et même il ne lui messied pas.

DORIS.

Ce difcours animé, cette obligeante adreffe,
Qui donne à la laideur les traits de la
beauté,
Me font moins voir de vous un Amant en-
chanté,
Qu'ils ne me font connoître une tendre
Maîtreffe.
Si Poliphême a des appas,
Poliphême eft aimé.

GALATHE'E.

Non, je ne l'aime pas;
Mais, enfin puifqu'il faut le dire,
Je ne fçaurois fouffrir les traits malicieux
Qu'un chagrin jaloux vous infpire;
S'il étoit votre Amant, vous en parleriez
mieux:
Sans doute il vous fouvient qu'aux pieds
de ces montagnes,
Ce Berger l'autre jour conduifant fes
brebis,
M'apperçut avec vous & mes autres com-
pagnes;

Et préféra Galathée à Doris :
Ce Juge me donna le prix.
Cette distinction en a fait un coupable
Digne de tout votre courroux.
Son crime n'est pas pardonnable ;
M'avoir crû plus belle que vous !

DORIS.

La préférence en effet est cruelle !
Un triomphe si beau doit flatter votre cœur.
Il faut en mourir de douleur,
Poliphême vous trouve belle !
Galathée, après tout à votre blancheur près,
En quoi prétendez-vous, vous trouver tant d'attraits ?
Voulez-vous consulter un miroir plus fidele,
Que l'œil de ce nouveau Paris ?
La mer est calme, l'onde pure ;
Contemplez-vous y bien ; vous y verrez vos lys,
Et c'est le seul présent que vous fit la nature,
Et dont vos foibles traits se trouvent embellis ;

Mais l'extrême blancheur fut toujours peu
de chofe,
Si le lys n'eft joint à la rofe.

GALATHE'E.

C'eft pourtant à cette blancheur,
Que je dois un Amant que votre cœur
m'envie.
Avec tous vos appas & leur art enchan-
teur,
Faites-moi voir un cœur que l'on vous
facrifie ?
Ce Berger méprifé, qui foupire pour moi,
Ne peut chanter qu'on ne l'admire.
Doris, parlons de bonne foi,
Il vous charme vous-même aux doux
fons de fa lyre.

DORIS.

Au nom des Dieux, ne vantez pas fa
voix :
Il chantoit l'autre jour le beau feu qui
l'infpire;
On crut voir Marfias une feconde fois,

Insulter Apollon au fort de son délire :
Les oiseaux allarmés en quitterent ces bois.
L'écho ne voulant pas confondre
Sa voix à ces rudes accens,
Resta muette à ses mugissemens,
Et ne daigna pas lui répondre.

GALATHE'E.

Votre Amant chante mieux : que ne le nommez-vous ?

DORIS.

Non, personne ne vient languir à mes genoux.
Contre le cœur de Galathée
Doris disputa vainement :
L'Amour fit triompher l'Amant,
Et la raison ne fut point écoutée.

Amour, aveugle enfant, tu n'as qu'à le vouloir ;
Rien ne peut résister à ton art admirable:
Un des effets de ton pouvoir,
C'est de rendre à nos yeux la laideur même aimable.

Fin des Fables nouvelles.



PENSE'ES

CHRE'TIENNES ET MORALES.

Sur l'Eternité.

U présent qui l'abuse à toute heure obsédée,
Notre ame en fait un objet précieux ;
Tandis qu'ensevelie & loin de notre idée,
L'Eternité disparoît à nos yeux.
Ainsi chez l'homme tout de glace
Pour la sincere vérité,
L'Eternité du néant prend la place,
Et le néant est une Eternité.

Sur la Mort.

QUelques beautés que d'ailleurs ait
la piéce,
Le dernier acte en est toujours sanglant.
La suprême vertu, le sublime talent,
Le vrai courage, la sagesse,
Rien n'en rend le théatre exempt.
Faites-vous craindre dans la guerre,
Faites-vous aimer dans la paix;
Sur la tête à la fin l'on jette un peu de
terre,
Le Héros disparoît; en voilà pour jamais.

Sur le même sujet.

QUel effrayant spectacle! une troupe
d'esclaves
Condamnée à la mort, gémit dans les
entraves:
Un Bourreau tour-à-tour va trancher leur
destin;

Tous seront égorgés, tous auront même
fin.
Victime sans espoir d'un cruel sacrifice,
Dans le trépas de l'un, l'autre voit son
supplice;
Ils se regardent tous. Quelle douleur paroît!
L'instant est arrivé : le fer est déja prêt.

Enorgueilli d'un frivole avantage,
Mais vil esclave de la Mort,
Homme, connois ici la plus fidele image
Qu'on puisse donner de ton sort.

Contre l'orgueil des Esprits forts.

DAns l'horreur d'un doute effroyable,
Monstre où prends-tu ta vanité?
Quels plaisirs dans l'extrêmité
D'être dans le néant ou toujours misérable?
Chez toi tout subit le trépas!
Quelle félicité de n'en espérer pas!

Sur l'incrédulité soutenue des passions.

Bien-tôt la volupté perdroit ses droits sur moi,
Si la Foi me prêtoit ses armes.
Dites, dites plutôt : j'aurois bientôt la Foi,
Si je quittois le Monde & ses coupables charmes.

Il faut que le Pécheur commence,
Je ne puis éprouver si ce qu'il dit est vrai ;
Mais il peut aux plaisirs renoncer par avance,
De ce que je lui dis il peut faire l'essai.

Source de la dignité de l'Homme.

Je pense ; & dans cet avantage
Je découvre ma dignité.
La durée & le tems sont un foible partage ;
Laissons-les à la vanité.
Pour me mettre au-dessus de toute la nature,

Mes titres sont puisés dans cette source
pure :
Tout autre est faux, & se doit effacer.
Pour soutenir ce rang illustre,
Où l'Eternel a daigné nous placer,
Craignons que nos forfaits n'en ternissent
le lustre ;
Et travaillons à bien penser.

Sur la foiblesse & la grandeur de l'Homme.

SUjets à tous les maux, prêts à périr
sans cesse ;
Tout s'unit pour nous l'annoncer.
L'Homme n'est qu'un roseau, simbole de
foiblesse ;
Mais ce foible roseau *connoît* & sçait *penser*.
Il ne faut point armer contre sa vie
Les forces de tout l'Univers.
Au moindre effort elle nous est ravie ;
Une vapeur nous rend la pature des vers ;

Mais ſur cet Etre miſérable,
Que l'Univers tombe en éclats;
Et plus noble & plus grand que celui qui l'accable,
Cet Etre *connoît* ſon trépas.
De la raiſon le ſublime partage,
Entre Dieu même & lui forme un ſecret lien.
Ce foible roſeau meurt: il le ſçait. L'avantage
Qu'a ſur lui l'Univers, l'Univers n'en ſçait rien.

Sur le même ſujet.

QUe la penſée eſt admirable!
Que de ſublimité dans ce préſent des Cieux!
Qu'il falloit de défauts pour rendre mépriſable
Un attribut ſi précieux!

Mais quel risible amas d'erreur & d'im-
posture,
S'oppose aux titres les plus beaux!
Qu'elle est haute par sa nature!
Qu'elle est basse par ses défauts!

Sur la foiblesse de l'esprit humain dans la recherche de la vérité.

La vérité souvent est contredite;
La contradiction seroit en vain prescrite
Pour indice de fausseté.
La regle de la vérité
A des points convenus doit-elle être ré-
duite?
Le faux passe souvent sans être contesté.

Sur l'opposition de l'Homme à Dieu par le péché originel.

SI l'Homme est fait pour Dieu, de cet
Etre suprême
Pourquoi ne fait-il pas sa regle & son
objet ?
Si pour Dieu l'Homme n'est pas fait,
Pourquoi ne trouve-t il son bonheur qu'en
Dieu même ?

Sur les contrastes de l'Homme.

QUel étrange cahos! quelle étrange
chimere ?
Homme, est-il pour te voir un point qui
soit certain ?
De tout Arbitre souverain,
Imbécile ver de terre.
Avec un jugement qu'aveuglent ses tra-
vers,
Né pour être du vrai le seul dépositaire,

Gloire & rebut de l'Univers,
Te rabaisses-tu ? je t'éleve :
Oses-tu t'élever ? je t'abaisse à l'instant ;
Sans te donner jamais de treve.
Dans ta grandeur & ton néant,
Il n'est qu'un parti juste à prendre ;
Monstre étrange, comprens qu'on ne peut
te comprendre.

Sur les deux sources de notre inconstance.

PEu satisfait des biens présens,
L'expérience en démontre le vuide :
D'un bonheur vrai l'esprit toujours
avide,
Croit le trouver dans les plaisirs absens.
Troublés par notre connoissance ;
Plus agités par notre erreur,
L'une & l'autre pour notre cœur ;
Sont les sources de l'inconstance.

Sur la foibleſſe des plus grands Génies.

IMaginez l'eſprit le plus ſublime
Plongé dans la réflexion ;
Le moindre bruit le trouble. Un Deſcartes, un Newton,
Des foibleſſes des ſens ſans ceſſe eſt la victime.

Son eſprit eſt troublé, ſes diſcours ſont confus,
La réflexion l'abandonne ;
N'en ſoyez pas ſurpris : s'il ne raiſonne plus,
A ſon oreille une mouche bourdonne.

La vérité le fuit, ſi vous ne chaſſez pas
Cet atome importun qui ſuſpend la puiſſance
De cette haute Intelligence,
Qui conduit des Cités, qui regle des Etats.

Sur

Sur la difficulté qu'il y a à faire un choix pour se former le cœur & l'esprit.

NOus nous gâtons également
Et l'esprit & le sentiment :
Des mauvais entretiens c'est le fatal ouvrage.
Nous nous formons & le cœur & l'esprit;
D'un entretien solide & sage
C'est l'utile & précieux fruit.
Il faut sçavoir choisir ; mais ce rare avantage
Veut un esprit formé, veut un cœur encor pur.
Sortant de l'embarras où ce cercle l'engage,
Heureux, trois fois heureux qui peut faire un choix sûr!

H

Sur le pouvoir de la Vanité sur le cœur de l'homme.

LA vanité regne sur tous le cœurs:
Le dernier des humains veut des admirateurs.
Un Philosophe en cherche ; & cet Auteur si sage,
Qui dans tous ses écrits blâme la vanité ;
Aime à voir vanter son ouvrage:
La gloire a des appas, dont son cœur est tenté.

L'Auteur en écrivant aspire
Aux titres distingués d'un mérite connu ;
Et tel ne l'auroit jamais lu,
S'il n'envisageoit pas la gloire de le lire ;
Peut-être en écrivant ceci,
Ai-je moi-même ce délire ;
Et ceux qui me liront, l'auront peut-être aussi.

Sur le profit qu'on peut tirer de sa foiblesse.

TAndis que j'écris ma pensée ;
Elle m'échape de l'esprit.
Je la perds à demi tracée,
Et ma foiblesse me trahit.
Mais cet oubli devient utile ;
Et me fait souvenir de ma fragilité,
Que sans cesse à mes yeux céloit ma vanité,
A me séduire trop habile :
Je gagne à cette perte ; elle-même m'instruit.
Je cherchois mon néant, cet oubli m'y conduit.

Sur les deux points essentiels des Ouvrages d'esprit.

VOulez-vous acquérir la gloire véritable,
Qui rend dans ses écrits un Auteur immortel ?
Employez le réel, joignez y l'agréable ;
Mais rendez y toujours l'agréable réel.

Preuve de la Religion Chrétienne ; ou Jesus-Christ prouvé.

LEs Mortels accablés sous le poids de leur crime,
Devoient dès leur naissance un tribut aux enfers.
Le Christ naît parmi nous, se fait notre victime,
Et confirme en naissant mille * Oracles divers.

* Les Prophêtes.

Si l'incrédulité méprise les Oracles
Accomplis dans sa vie, accomplis dans sa mort ;
Les morts ressuscités sont ses moindres * miracles.
Il paroît quand il veut, *le Puissant & Fort* ;
Il promet à ses loix une force éternelle :
La Terre ** envain résiste, envain l'Enfer frémit,
Jesus-Christ confond tout, & s'il reste un rebelle, ***
Sa menace sur lui s'étend & s'accomplit.
Quel charme pour un cœur que sa voix illumine !
Quand on chérit sa loi, qu'on y trouve d'attraits !
Avouez-le, Mortels ; elle seule est divine :
Il faut vivre dans l'ombre, ou vivre ses Sujets.

* Les miracles.
** L'établissement de la Religion.
*** Les Juifs, & leur dispersion.

Fin des Pensées Chrétiennes & Morales.

ODE SACRÉE,

Tirée du Pſ. 81. *Deus ſtetit &c.*

A M. LE PRÉSIDENT OGIER.

L'Eternel a paru dans le Conſeil ſuprême
Des Dieux qui jugent les Humains.
Au milieu d'eux aſſis, Dieu préſide lui-même,
Et prononce ſur eux ſes arrêts ſouverains.

Juſqu'à quand verra-t-on la brigue & l'injuſtice
Triompher de la vérité?
Juſqu'à quand verra-t-on par un lâche artifice
Le menſonge vainqueur ſûr de l'impunité?

Soutenez l'indigent, devenez du Pupille
Les redoutables protecteurs.
Que votre tribunal ſoit déſormais l'azile
De l'innocence en proie à ſes perſécuteurs.

La tremblante Equité leve ſes cris timides;
C'eſt à vous d'écouter ſa voix.
Du pouvoir qui l'accable ennemis intrépides,
Faites-la reſpirer à l'abri de vos loix.

Quoi! ces ordres divins ont trouvé des rebelles?
Quoi! l'éclat le plus radieux
Ne diſſipera pas les ténebres mortelles,
Dont l'effroyable nuit enſevelit leurs yeux?

De la terre, ai-je dit, vous êtes les Arbitres;
J'oſai même vous nommer Dieux.
Mais la mort inſenſible à ces ſuperbes titres,
Va les anéantir, & vous-même avec eux.

Elle

Elle s'avance à grands pas : déja sa main
fatale
S'apprête à briser vos Autels.
Déja vous n'êtes plus, & sa rigueur égale
L'arbitre de la terre au dernier des mortels.

Grand Dieu, descends des cieux ; viens te
mettre à la place
De ces Juges livrés au mal.
L'innocent à tes yeux est sûr de trouver
grace,
Et le coupable seul craindra ton Tribunal.

Mais que vois-je ? un Mortel du vrai seul,
qui le touche,
Défend les sacrés intérêts.
Seigneur, tu le choisis pour parler par sa
bouche,
Ta suprême Equité dicte tous ses arrêts.

I

L'avide usurpateur, le Tuteur infidelle
A leur art ont envain recours.
Guidé par la prudence, accompagné du zele,
Il pénetre la nuit de leurs plus noirs détours.

❧

Il paroît triomphant de l'énorme Chicanne;
Je vois ce monstre audacieux,
Subir en frémissant la loi qui le condamne,
Désespéré, confus, disparoître à ses yeux.

❧

Veille sur un Mortel si cher à sa Patrie;
Grand Dieu, comble-le de tes biens.
Ta justice le veut, l'innocence t'en prie;
Pour prolonger ses jours, ajoutés-y les miens.

❧

AUTRE

Tirée du Pſ. 114. *Dilexi quoniam &c.* faite après une dangereuſe maladie, où l'Auteur fut réduit à l'extrêmité au mois d'Octobre 1741.

L'Éternel entend ma priere ;
Ma voix a pénétré le céleſte ſéjour.
Livrons notre ame toute entiere
Aux mouvemens ſacrés du plus parfait amour.

Dans ſa tendreſſe paternelle,
J'ai trouvé des ſecours à mes beſoins preſſans.
Qu'une flamme toujours nouvelle,
Pour chanter ſes bien-faits, anime mes accens.

Mon ame étoit abandonnée
A tous les coups mortels de ſon funeſte ſort.
Elle s'eſt vue environnée
De toutes les horreurs, miniſtres de la Mort.

D'un jour encor à ſon Aurore,
Une éternelle nuit alloit borner le cours.
Je m'adreſſe à toi, je t'implore,
J'éprouve les effets de ton puiſſant ſecours.

Depuis trop long-tems je t'offenſe,
Ai-je dit; mes forfaits ont laſſé tes bontés.
Mais qui peut borner ta clémence ?
Sa grandeur va plus loin que mes iniquités.

Regarde un cœur qui s'humilie,
Délivre un criminel des portes du trépas:
Chaque inſtant je te dois la vie:

Dans cet inſtant, *Seigneur*, ne me l'arrache pas.

❧❧

Ta bonté ſuſpend ta juſtice,
Le pouvoir de ton bras n'eſt lent qu'à nous punir.
Tu m'as tiré du précipice;
Graves-en dans mon cœur le tendre ſouvenir.

❧❧

Mon ame, devenez tranquille;
Donnez à Dieu des jours qu'il vous donne aujourd'hui.
Que ce repos vous ſoit utile:
Sa bonté vous l'accorde, employez-le pour lui.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Fables Nouvelles, & autres pieces en vers, par M. D. D. L. P. D. C.* & j'ai cru qu'on en pouvoit permettre l'impression. A Paris le 6. Février 1744. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS-GABRIEL MERIGOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Manuscrit qui a pour titre : *Fables nouvelles, & autres pieces en vers*; s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de permission, pour ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus, en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la

date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ez mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce réquis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes réquis & nécessaires, sans

demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-septiéme jour du mois de Mars, l'An de grace mil sept cens quarante quatre, & de notre Regne le vingt-neuviéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 281. Fol. 238. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 31. Mars 1744.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve DELATOUR.

84.

